



Petit Courrier des Dames,

Journal des Modes.

MODES.

POUR donner une idée du luxe que l'on peut apporter dans une salle de bains, nous citerons celle qui vient d'être construite chez un de nos plus riches banquiers, et dont les décorations ont coûté plus de trente mille francs. Les murs, peints à fresque sur un fond de stuc, représentent les intérieurs des bains turcs et les scènes charmantes qui s'y passent. Il semblerait que l'on soit initié à tous les mystères des recherches orientales, tant ces jolis détails sont rendus avec fraîcheur et vérité ! On voit les parfums s'exhaler en vaporeux nuages, les draperies soyeuses et transparentes s'arrondir sur des formes jeunes et gra-

cieuses, et tous les ornemens des toilettes du harem se déployer avec profusion sous les mains des coquettes odalisques. — La baignoire en marbre blanc est dans un enfoncement qui représente une grotte tapissée de verdure et de fleurs. Une fontaine est au milieu et fait jaillir à travers des buissons sa double source d'eau chaude et d'eau froide. Les tapis sont en nattes du Brésil. Au milieu du plafond cintré, peint à fresque, est une lampe d'albâtre suspendue par des chaînes d'or. Devant une croisée fermée par une seule glace, sont des draperies de mousseline claire, autour desquelles sont brodées, en laine verte, des guirlandes de feuillage. Derrière cette glace s'aperçoit une serre que l'on traverse pour se rendre dans un charmant boudoir, tendu en perse, et où se trouvent des lits de repos, des causeuses, d'élégantes toilettes dont les garnitures étaient en porcelaine bleue dorée. Une cheminée en stuc, ornée d'une pendule de marbre noir, et de deux coupes de marbre noir supportées sur des piédestaux d'or.

ENSEMBLE DE TOILETTE. — Un joli ensemble de toilette se compose d'une douillette en satin ottoman d'une nuance brun clair; point d'ornemens ouvragés sur le devant du jupon: le corsage, à dos plat et à devants croisés en gros plis plats; les manches larges du haut, et ayant au poignet un petit revers formé par trois boutons; un grand cachemire noir, un boa de martre, un chapeau en velours grenat ou ponceau, orné d'un simple nœud et d'un demi-voile de blonde.

— Une redingote de moire arbre de Judée, ayant au-dessus de l'ourlet trois lisérés de velours de la même nuance; une pélerine de velours tombant en tuyaux sur les épaules et descendant très-bas, mais assez ouverte sur le devant pour découvrir la poitrine; chapeau de velours noir orné d'une plume noire et entouré d'un demi-voile de blonde blanche.

— Une robe de velours noir montante; le devant du corsage formant des plis s'élargissant sur les épaules en éventail; au haut des manches, les plis étaient arrêtés à un pouce au-dessous des épaules par une gance plate qui formait un nœud sur le milieu de la manche; les bouts en étaient terminés par de petits glands de jais; la ceinture en passementerie était fixée par une plaque de jais; la robe s'arrêtait plate autour du cou et était entourée d'une petite blonde noire cousue à plat. En guise de ruche, trois ou quatre rangées d'un collier de jais, qui venait ensuite retomber jusque sur la ceinture, où suspendait une cassolette.



CHAPEAUX. — Tous les chapeaux ont décidément la forme assez élevée et en cône : les unes sont rondes, formées par des plis qui se réunissent au sommet ; les autres carrées, coupe polonaise, mais très-étroite en haut ; d'autres ont l'étoffe tournée en spirale et terminée presque en pointe.

— Beaucoup de chapeaux de velours noir sont ornés d'un bouquet de soucis, ou d'une seule grosse fleur de couleur foncée, placée de côté.

— Le plus joli ornement est une seule longue plume de la nuance du chapeau.

— Des chapeaux en velours vert-chou, doublés en velours noir, ornés d'une longue plume noire *frangée* en vert, sont très-jolis.

— On voit des mentonnières en blonde qui, au lieu d'une petite blonde cousue au bord de la ruche, ont un petit ruban de satin rose très-étroit : elles sont nouées avec un ruban de la même nuance.

— On ne voit plus de nœud dans l'intérieur des passes.



Trois jeunes Filles

DEVANT DEUX CORBEILLES.

Les voilà posées à ravir sur un divan de soie bleue à longues franges, les voilà belles comme trois illusions à dix-huit ans (dix-huit ans, c'est à peu-près leur âge à chacune; la plus jeune en compte dix-sept); les voilà ravissantes de candeur et d'ignorance du monde! Regardez-les, car deux corbeilles de satin blanc sont ouvertes devant elles; deux de ces jeunes filles vont se marier demain, mais elles aiment et n'ont point de soucis. Aussi, comme elles admirent avec une joie presque enfantine leurs riches corbeilles! Comme tout est neuf et rajeunissant dans leur plaisir! Leurs femmes de chambre ont été éloignées; la porte est fermée à clé. Elles veulent du mystère dans le bonheur qu'elles ont à contempler ces étoffes, ces bouquets de fleurs d'oranger, ces diamans, ces longues plumes qui retombent en ondulant; ces peluches qu'un souffle léger soulève, et qui donnent l'idée d'un caprice de femme mieux que toute autre image; ces schalls tissés dans l'Inde; ces couleurs tranchées de la Chine fixées sur le crêpe; la légèreté des tulles, où l'art des brodeuses a laissé ses merveilles; le lissé d'argent du satin; les pelleteries du Nord; ces fantastiques bijoux que l'industrie crée, inépuisable en ses variétés; ces aigrettes à mettre au front des sultanes, et ce long voile blanc qui ne saurait couvrir plus de pudeur et de confiance en la destinée.

La plus jeune est un peu soncieuse, non par envie, elle l'ignore; elle ne se marie pas, et n'a pas encore désir du mariage. Et puis cette ombre de tristesse est si légère sur ce front candide, que c'est un charme qui peut-être manque aux deux autres. Mais non, on les aime diverses; chacune, avec ses attraits et leurs défauts, concourt à la grâce virginale du tableau.

La première est svelte, petite, mignonne; elle est toute joie pétulante; sa présence n'éveille qu'idées gracieuses et gaies; son œil bleu pétille de malice, et par moment il y règne une langueur qui se perd en de soudaines folâtreries, en un badinage espiègle et toujours mutiné; elle sautille en marchant, se précipite vers ce qu'elle désire; puis, quand on la gronde de sa ravissante brusquerie, elle s'arrête et rougit: son repos semble encore du mouvement. Son cou est un peu trop long, peut-être, mais les ondulations en sont gracieuses! Ses bouderies, ses caprices sont de vraies coquetteries d'instinct; elle ôte son gant pour montrer sa main; elle avance parfois son pied, on devine aisément pourquoi. Elle rit souvent, car alors la nacre de ses dents éclate derrière ses lèvres fraîches et vermeilles. Ce désir de plaire, elle le croit naturel, elle le porte comme une parure; il doit l'embellir aux yeux de l'amant qui demain sera son mari. Quand elle secoue, en courant au soleil, les boucles de ses longs cheveux, on croirait que des étincelles en jaillissent. Quand on l'a vue, quand on a entendu sa voix perlée, on comprend mieux la Titania de Shakspeare; elle rit à la vie, car la vie lui sourit. Qu'a-t-elle à craindre, elle est charmante, elle est jeune, elle est riche, elle est pure, elle est aimée, elle aime.

C'est M^{lle} Constance de Chanuzac. Sa cousine Eudonie est assise à côté d'elle.

Eudonie est régulièrement belle et d'une régularité expressive; il y a de l'animation sur son visage, dont les lignes se dessinent avec pureté. Peut-être, à dix-huit ans, sa taille est-elle déjà trop développée, peut-être s'en plaint-elle en secret, et voudrait-elle effacer le coloris trop vif de ses joues. Elle étincelle de santé, et les contours harmonieux de sa taille fatiguent le corset qu'elle néglige souvent de vêtir sans qu'on en soupçonne l'absence. Elle est grande, imposante; son attitude calme naît d'un peu de dissimulation; elle cache ce qu'elle éprouve, parce-qu'elle s'inquiète naïvement aussi de ce qu'elle éprouve. Ses grands yeux noirs s'humectent de larmes involontaires; elle tressaille, et son embarras est plein de charmes. Son ame a besoin d'être occupée, mais il lui suffira de l'affection d'un époux pour la défendre des séductions du monde, qui sont si loin de sa pensée. Cette tendresse qu'elle attend, elle y croit; elle sera adorée, elle aime si vivement! Enfin, on dirait qu'elle a peur de son amour, car elle en dissimule autant qu'elle peut les émotions.

La troisième.... oh! la troisième.... c'est Marie d'Estanceley!

Elle s'est mollement jetée sur un des coussins du divan, et elle dit à ses amies d'une voix un peu lente :

— Vous êtes donc bien contentes de vous marier !

— Tiens ! quelle réflexion !... Eh mais ! regarde donc cet écrin, comme il est beau ! comme il est riche !... En me le donnant, Charles était si heureux de me voir heureuse ! Il m'a tant promis de m'aimer, d'être toujours assidu à mes volontés ! Si tu l'avais vu, hier, à mes pieds ; il me jurait de me chérir toute la vie ; je ne le jurais pas, moi, mais je le pensais. Si tu l'avais vu, il baisait ma main, les plis de ma robe ; j'ai cru qu'il allait m'embrasser, alors j'ai eu peur et je me suis sauvée.

— Pauvre Résignée, dit Eudonie, que tu es froide ! Tu ne comprends donc pas le bonheur d'être adorée d'un mari ! Tu n'as jamais senti le bras d'un amant trembler près du tien ! Tu n'as jamais craint que ta main ne vint à trembler aussi ! Quelle charmante vie je me promets avec Livrange ! Comme il me la peint séduisante ! La considération qui l'entoure va m'entourer aussi, il ambitionne les suffrages de son pays, afin que je sois fière d'être sa femme. La gloire viendra si elle peut ; je n'ai besoin, moi, que de son amour. Il a eu les premiers battemens de mon cœur, il en aura les derniers.

— As-tu jamais vu un oiseau de paradis plus brillant que celui-ci ? dit Constance. C'est un présent de Charles..... Me sied-il bien ?

Et elle le posa coquettement sur sa tête, en ajoutant :

— Enfin, je préfère mes romances aux cantiques éternels du *Sacré-Cœur*.

Elle fredonna malicieusement :

Réveille toi, tu dors encore ;

Ah ! si ton cœur pouvait changer.

— Livrange, dit Eudonie en interrompant la romance, Livrange a des manières si distinguées !.... J'aime à le savoir ambitieux à cause de moi. Puis, il me dit si souvent que je suis belle ! et j'éprouve tant de plaisir à le lui entendre répéter ! Seulement ses regards m'embarrassent, et vraiment j'en suis quelque fois toute honteuse.

— Nous donnerons des bals.

— Nous irons à la cour.

— J'aurai une loge aux Bouffes et à l'Opéra.

— Il sera nommé officier de la Légion-d'Honneur à la première promotion.

- Il va changer sa livrée, j'aurai un chasseur.
- Il sera peut-être ministre un jour.
- Mes bonnes amies, dit Résignée, je ne sais guère pourquoi, mais votre bonheur m'effraie.
- Comment cela? folle que tu es. Voyons, parle.
- Oui, laissons-la parler, Eudonie; nous l'écouterons en serrant nos corbeilles.

(La suite au Numéro prochain.)

ALBUM.

Au théâtre Italien, les premières représentations de *la Straniera*, de M. Bellini, et les débuts de M^{lle} Grisi, ont attiré beaucoup de monde. L'un et l'autre n'ont obtenu que le succès de la nouveauté.

— Une nouvelle bonne fortune pour la Porte Saint-Martin est *Périnet Leclerc*. Les inspirations de M^{lle} Georges, la richesse des décors, les magiques tableaux du quatorzième siècle, tout enfin assure un succès qui pourra rivaliser avec celui de la *Tour de Nesle*.

— A la Comédie-Française, M^{lle} Félicia Thierret, jeune et jolie actrice, a débuté avec beaucoup de succès.

— A l'Opéra-Comique, *le Passage du Régiment* a réussi, grâce, surtout, au jeu des acteurs et à la jolie voix de M^{me} Casimir.

LE TOPORAMA. — Il s'agit de trois jolis tableaux finement touchés, vus à la faveur d'un verre grossissant, et qui donnent séparément l'aspect de l'extérieur du grand escalier et de la salle du théâtre de Saint-Charles. Ce théâtre est un monument curieux à visiter, en ce sens qu'il se trouve aujourd'hui sous la main, et à deux pas du boulevard Montmartre. M. Slendhall en donne la description la plus magnifique dans l'un de ses ouvrages. Peut-être l'auteur de ces trois vues, M. Armellino, ne les a-t-il pas calculées sur des proportions assez larges; car il résulte d'abord de cette exiguité, pour tous ceux qui ont lu l'enthousiaste et paradoxal ouvrage du voyageur français, un sentiment d'embarras et de réaction capable de rendre l'imagination des visiteurs injustes par exigence. C'est cependant, à notre avis, un groupe bien entendu que celui de la présentation de Walter Scott à la reine par le

roi de Naples, sur le grand escalier de Saint-Charles, tandis que les courtisans ont revêtu, pour faire honneur au baronnet d'Abothsford, les costumes des principaux personnages de ses romans.

L'aspect de la salle, avec ses rangs de loges, son large ceintre, ses reliefs d'or et d'argent, et les flots de clarté qui l'inondent, doit être curieusement analysé; seulement il faut pour cela des yeux de lynx, vu la délicatesse et le nombre des détails. Nous prions ceux de nos amis qui voudront bien aller voir le *Toporama*, de se munir d'une excellente lorgnette. Ils auront ensuite une idée très-pittoresque d'un bal napolitain, et du nombre énorme de gens que peut contenir l'enceinte si justement célèbre de la plus belle salle de l'Italie.

— Le nom de M. Ernest Fouinet est déjà trop avantageusement connu par les articles spirituels dont il a enrichi la collection des *Cent-et-Un*, pour que nous n'assurions pas le succès d'un roman qui, sous le titre de *la Stréga*, vient de paraître chez Silvestre fils, libraire, rue Thiroux, n° 8. Nous rendrons compte très-prochainement de cette nouvelle publication.

AVIS INTÉRESSANT. — SOULIERS SANS COUTURE, en caout-chouc, (ou gomme élastique), contre le froid et l'humidité.

Les personnes qui désirent avoir les pieds très-chauds, même sur la glace et sur la neige sont prévenues qu'il vient d'arriver des États-Unis une grande quantité de *souliers en caout-chouc* (ou gomme élastique), d'un très-beau noir luisant, chez M. NAQUET, boulevard des Italiens, n° 2, au coin du passage de l'Opéra; n° 1, galerie de l'horloge, où se débite toujours avec la plus grande vogue, l'excellente *poudre Naquet*, pour blanchir les dents et embellir la bouche, si bien connue du public, et si justement appréciée des vrais connaisseurs: on délivre toujours des échantillons *gratis*.

— Une dame veuve, sans enfans, fille d'un ancien Colonel, désire se placer près d'une famille anglaise (ou de toute autre nation), soit pour voyager, soit comme dame de compagnie, ou pour surveiller l'éducation de jeunes personnes.

S'adresser à M^{me} MEURICE, rue de Rivoli, n° 42.

A ce Numéro est jointe la planche 932.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit gravures par mois.

Prix de la Souscription, pour un trimestre: Paris, 9 fr. — Départemens, 9 fr. 50 c — Étranger, 10 fr.

Avec une couverture. 50 centimes de plus par trimestre.

On s'abonne au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, n° 2, L., et chez tous les Directeurs des Postes des Départemens.

Les lettres et envois d'argent doivent être adressés *franc de port*.

PARIS. — Imprimerie de DONDEY DUFRÉ, rue Saint-Louis, n° 46, au Marais.



Petit Courrier des Dames.
Boulevard des Italiens N^o. 21 près le passage de l'Opéra
Manteaux de Dames et Redingote des M^{mes} de M^{lle} Sandert place de la Bourse N^o. 31.